

Le Théâtre

La pitié dangereuse

(De A à Zweig)

DE ce chef-d'œuvre de la littérature psychologique paru en 1939, on pouvait attendre une bonne adaptation, fidèle à Stefan Zweig, à sa finesse, à sa profondeur. L'écrivain autrichien ayant été, on le sait, un tel maître en la matière que ses livres se vendent toujours comme des petits pains. Mais le metteur en scène Simon McBurney fait mieux que bien adapter. Son coup de génie, c'est de tout éclater. Et ce en restant d'une fidélité absolue à Zweig...

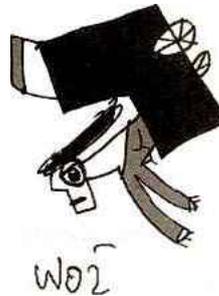
Ça commence par une énorme gaffe. Invité à une soirée chez l'homme le plus riche de la ville, le jeune sous-lieutenant Anton Hofmiller invite à danser sa fille Edith. Une paralytique ! Confus, il cherche à réparer son erreur, se rapproche d'elle, puis, emporté par la pitié, lui laisse croire qu'il l'aime et, de fil en aiguille, ne fera que tout gâcher, jusqu'à la catastrophe finale : elle se suicide.

Cette histoire, c'est lui qui nous la raconte des années plus tard. Ainsi que la plupart des héros de Zweig, voilà un homme qui cherche à dire

toute la vérité sur lui-même, rien que la vérité. Une confession, une psychanalyse à ciel ouvert. Freud, dont Zweig fut l'ami proche, n'est pas loin. Si le roman tout entier est à la première personne, la pièce se joue à sept acteurs (dont deux femmes), qui, tous, prêtent leur voix tour à tour au narrateur. Et l'on saisit du coup à quel point le sous-lieutenant est une personnalité multiple, éclatée, opaque à elle-même, qui essaie désespérément de se rassembler. Et à quel point il est le jouet de son entourage.

Ses amis uhlands, ses supérieurs, Judith, son père, son médecin, sa gouvernante... tous influent sur le héros, le poussent à la compassion, au mensonge, au déni. La confession tourne à l'oratorio, sans

cesse s'entremêlent le récit et l'action, les souvenirs et l'instant présent. Visuellement, c'est impeccable : les lumières qui découpent les saynètes, l'usage de la vidéo (pour une fois pas abusif), la fluidité des enchaînements, le jeu au cordeau des sept acteurs de la Schaubuhne. Lesquels parlent en allemand, et, du coup, le spectateur, qui doit lire les



longs sous-titres, ne sait plus où donner de la tête. Mais jamais il n'est perdu ni n'a l'impression que McBurney en fait trop (ce qui lui est déjà arrivé...).

Au contraire, par échos, par enchaînements et ricochets verbaux, par l'ampleur que prend cette interprétation chorale, le thème de la compassion s'approfondit, s'enrichit, dévoile des questionnements insoupçonnés. Comment nous débrouillons-nous avec elle ? Dans quels engrenages nous entraîne le désir d'avoir bonne conscience ? Individuellement ? Collectivement ? C'est magnifique.

Jean-Luc Porquet

● Aux Gémeaux, à Sceaux (Festival d'automne).

Les bons sentiments

— Le Britannique Simon Mc Burney signe une adaptation magistrale du roman de Stefan Zweig *La Pitié dangereuse* sur la complaisance de la compassion.

La Pitié dangereuse d'après Stefan Zweig
Théâtre Les Gêmeaux à Sceaux (92), dans le cadre du Festival d'automne et de la programmation « hors les murs » du Théâtre de la Ville à Paris

Il a été l'un des plus grands auteurs que la Belle Époque et l'entre-deux guerres aient portés. Enfant de la Vienne impériale et cosmopolite où il était né en 1881, « juif, écrivain humaniste et pacifiste », ainsi qu'il se définissait dans son œuvre testamentaire (*Le Monde d'hier*), Stefan Zweig voulait croire en l'homme, en la culture, envers et contre tout. Pourtant, « témoin de la plus effroyable défaite de la raison » et « du plus sauvage triomphe de la brutalité » aux heures noires de la montée du nazisme, il se réfugia au Brésil. Désabusé, désespéré, il se donna la mort en 1942. Il avait 61 ans. Derrière lui, il laissait une centaine de nouvelles, essais, biographies. Et aussi un unique roman achevé : *La Pitié dangereuse*. C'est ce roman que le Britannique Simon Mc Burney – dont on n'a pas oublié les superbes adaptations de *The Elephant Vanishes* de Murakami et *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov – a porté à la scène.

Écrit en 1939, lors d'un premier exil à Londres, *La Pitié dangereuse* raconte la banale et tragique confession d'un jeune officier de cavalerie, en garnison dans une petite ville d'Autriche-Hongrie, à la veille de la Première Guerre mondiale. Convié à une réception chez un riche notable, lui, le fils de prolétaires, est ébloui. Lors du bal, il invite la fille de ce dernier à danser. Elle est paralysique. Il ne le savait pas. Confus de sa bévue, il est envahi par un sentiment de gêne et de honte. Pour se faire pardonner, il lui envoie des fleurs dès le lendemain. Puis lui rend visite. Régulièrement. Assidûment. Au point que chacun, dans la maison, pense qu'il est tombé amoureux. À commencer par la jeune femme qui se met à l'aimer. Pris dans cet engrenage, le jeune officier, désespéré, mais si flatté d'être si bien reçu dans un tel milieu, laisse le malentendu s'installer, va jusqu'à accepter de demander la belle infirme en mariage. Par compassion, se justifie-t-il. Par bonté, par pitié...



La banale et tragique histoire d'un jeune officier de cavalerie, emplie de bonne conscience, mise en théâtre et en images. Gianmarco Bresadola

Mais que signifient ces mots ? Jusqu'à quel point ne sont-ils pas synonymes d'hypocrisie, d'égoïsme, de complaisance envers soi-même, d'aveuglement volontaire ? De bonne conscience que l'on appelle mauvaise pour se rassurer, alors que les petites lâchetés se répètent au point de devenir grandes, et qu'il n'est plus pour celle que l'on prétendait ménager d'autre issue que le drame et la mort ? On est en pleine confusion des sens et des sentiments. À laquelle s'ajoute la confusion d'un monde de calculs, d'intérêts, de malversations, de concussion... Et

plus encore l'antisémitisme – le père de la jeune fille est juif.

Une confusion que Simon Mc Burney met prodigieusement en scène. Ou plutôt met en choral, conjuguant, avec une sophistication extrême, le théâtre sur le triple mode du théâtre tout court, du théâtre récit et du théâtre d'images.

Pas de vrai décor, ici, au sens de reconstitution réaliste d'une Autriche-Hongrie historique, avec intérieurs ou meubles d'époque. Sur le grand plateau des Gêmeaux, l'imaginaire du spectateur est laissé libre. Seuls quelques éléments

disséminés (une table, des chaises, un piano...) occupent l'espace fermé, au fond, par une vitrine de verre et un grand écran où sont projetés photos et films – notamment sur la Première Guerre mondiale. In fine, fait écho à cette dernière un uniforme ensanglanté évoquant la boucherie qui s'annonce – à moins qu'il ne s'agisse de la Deuxième qui va suivre.

Cependant, ce qui subjugué le plus, c'est la façon dont la parole est distribuée et redistribuée en permanence entre tous les acteurs, comme éclatée. Tantôt proférée par les personnages eux-mêmes.

repères

Simon Mc Burney, né à Cambridge, formé à Paris



Photo Eva Vermandet

1957. Naissance à Cambridge.

1981. Formation à l'École internationale de théâtre Jacques-Lecoq à Paris.

1983. Fonde sa compagnie de théâtre Complicité.

1995. Révélé en France avec *The Three Lives of Lucie Cabrol*.

2002. Mise en scène de *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*, de Brecht. Avec Al Pacino.

2012. Artiste associé au Festival d'Avignon. Mise en scène de *Le Maître et Marguerite*, de Boulgakov.

2014. Mise en scène de *La Flûte enchantée* à Aix-en-Provence.

2017. Mise en scène de *The Rake's Progress* de Stravinsky, à Aix-en-Provence.

Tantôt prise en charge par un narrateur, frère de Stefan Zweig. Tantôt mimée par celui-ci, pendant que celui-là l'énonce.

L'effet est saisissant. D'autant que la distribution, composée de la troupe de la Schaubühne de Berlin, s'avère plus que jamais de très haut vol. C'est avec la même agilité, la même virtuosité, digne de Fregoli, que les huit comédiens passent d'un état, d'un statut, d'un rôle à l'autre. Ouvrant à toutes les émotions, à tous les possibles. Laisant l'imaginaire du spectateur libre. Donnant à « entendre » autant qu'à « voir » le livre. À le toucher presque. Lui prêtant chair et vie.

Didier Méreuze

À 20 h 45. Jusqu'au 24 septembre.
Rens. : 01.46.61.36.67.
lesgêmeaux.com. Théâtre de la Ville :
01.42.74.22.77. theatredelaville-paris.com. puis au TNP, à Villeurbanne, du 23 au 30 mars 2018.

La mauvaise conscience, d'hier et d'aujourd'hui

Simon McBurney met en scène « La Pitié dangereuse », de Stefan Zweig, avec la troupe de la Schaubühne de Berlin

THÉÂTRE

SCEAUX (HAUTS-DE-SEINE)

La saison théâtrale ouvre avec un coup de maître : *La Pitié dangereuse*, de Stefan Zweig, adaptée et mise en scène par Simon McBurney, et jouée par la troupe de la Schaubühne de Berlin, au Théâtre des Gémeaux, à Sceaux, dans le cadre du Festival d'automne. Un auteur autrichien, un metteur en scène britannique, des comédiens allemands et une histoire universelle : voilà un bel exemple de ce que l'Europe peut produire, cette Europe que Stefan Zweig (1881-1942) a dû fuir à la montée du nazisme, parce qu'il était juif, et à qui il a voulu rendre hommage dans *La Pitié dangereuse*.

Dans le prologue du roman, Stefan Zweig raconte sa rencontre, à Vienne, en 1936, avec un homme sans illusions sur la guerre qui s'annonce. Cet homme, Anton Hofmiller, a vécu la première guerre mondiale, qui clôt le roman, constitué du récit de son histoire. En 1914, Hofmiller avait 25 ans. Dans sa ville de garnison, ce lieutenant dans la cavalerie est un jour introduit chez les riches Kekesfalva, où il invite à danser Edith, la jeune fille de la maison, sans savoir que celle-ci, assise dans un fauteuil, est paralysée.

La honte que ressent alors Hofmiller marque le début d'un enchaînement fatal : la pitié s'empare de lui. C'est ce poison que Stefan Zweig examine sous toutes ses coutures, qui lacère les cœurs, et pas seulement celui de Hofmiller. Tous les personnages du roman sont pris dans les filets de ce sentiment à double tranchant, qui entretient des liaisons dangereuses avec la mauvaise conscience, et pose la question de la compassion, la vraie, celle qui permet d'agir et non de subir. Question d'hier, dans un Empire austro-hongrois bâillonné par les convenances. Question d'aujourd'hui, dans le rapport de chacun au monde.

A cela s'ajoute le souvenir : Hofmiller parle au présent d'une histoire passée. Dans le roman de

Zweig, cette histoire se déroule d'une manière linéaire, dont la force capte l'attention du lecteur. Dans l'adaptation de Simon McBurney, elle se fracasse dans les éclats du souvenir. Chez les Anciens, on disait que la mémoire est comme une maison, avec des pièces dont chacune renferme un souvenir. On ouvre une porte : l'un sort. Sur le plateau des Gémeaux, toutes les portes sont ouvertes : le souvenir n'a pas une voix, tous les personnages le prennent en charge, et cela crée dans la conscience un désordre vertigineux.

Lanternes magiques

M. McBurney ne court pas après la reconstitution ; il demande aux comédiens d'être à la fois d'hier et d'aujourd'hui. Ce qui importe au metteur en scène, virtuose des lanternes magiques que peut offrir le théâtre, c'est que l'histoire d'Hofmiller soit entendue, que l'on soit dans sa tête et dans celle des autres protagonistes.

Parfois, le récit est narré, parfois, il est joué. Et l'on peut changer de registre au milieu même d'une scène, ce qui ajoute au trouble : que fait-on de ses souvenirs ? Après la boucherie de la guerre de 1914, Hofmiller se croit lavé de la suspicion du « meurtre par pitié » qu'il aurait commis. Peine perdue : une rencontre, des années plus tard, lui rappelle qu'« aucune faute ne s'oublie, tant que la conscience se souvient ». C'est précisément cette conscience qu'incarnent les comédiens de la Schaubühne, dont M. McBurney a raison de dire qu'ils sont des athlètes. Surtout Christoph Gawenda, qui joue Hofmiller version 1936 : il a la classe d'un Otto Sander. ■

BRIGITTE SALINO

La Pitié dangereuse, de Stefan Zweig. Adaptation et mise en scène : Simon McBurney. Les Gémeaux, 49, avenue Georges-Clémenceau, Sceaux (Hauts-de-Seine). Tél. : 01-46-61-36-67. Du mardi au samedi, à 20 h 45 ; dimanche, à 17 heures. De 14 € à 35 €. En allemand surtitré. Jusqu'au 24 septembre.

Simon McBurney fait un sort à « La Pitié »

Philippe Chevilley
@pchevilley

Tout se bouscule, les mots, les phrases, les gestes. Comme si les pages du roman de Stefan Zweig, tournant à vive allure, dévoreraient le temps. Le grand plateau des Gêmeaux de Sceaux est métamorphosé en salon de lecture géant, en bibliothèque nue. Le décor se résume à quelques tables, des lampes, un piano et une vitrine qui, par moments, s'anime... Les sept comédiens de la Schaubühne de Berlin disent leur texte derrière un micro puis se jettent dans des carrés de lumière pour interpréter une scène. Ceux qui jouent ne sont pas forcément ceux qui parlent...

Voilà comment le magicien Simon McBurney s'empare de « La Pitié dangereuse », seul roman achevé de l'écrivain autrichien, écrit en 1939 lors de son exil en Angleterre. Pour la première fois associé à des comédiens allemands, le metteur en scène anglais joue la fusion totale entre le livre et la scène, la lecture et le jeu. Les idées de Zweig deviennent chair, les planches ploient sous le poids des mots. Porté par ce chœur changeant, le mélodrame devient drame cinglant. McBurney et ses comédiens virtuoses évacuent tout pathos. L'histoire (située en 1913) de ce jeune officier autrichien qui, par pitié, laisse accroire à une jeune paralytique, fille du châtelain d'une petite ville de garnison, qu'il pourrait l'épouser et la pousse au suicide, devient

THÉÂTRE
La Pitié dangereuse
de Stefan Zweig
MS : Simon McBurney.
Gêmeaux de Sceaux,
Festival d'automne
(01 53 45 17 17).
Du 14 au 24 septembre

pamphlet furieux contre la lâcheté humaine. Si l'enfer est pavé de bonnes intentions, alors la pitié « sentimentale » est un de ses plus gros pavés : elle pousse au mensonge, à la trahison, bafoue la raison comme l'amour vrai.

Apothéose glaçante

Le metteur en scène est passé maître dans l'art de mixer technologie et simples artifices de théâtre. Ainsi de ces scènes de train frénétiques dans la vitrine-cabine, de ces embrasements du mur de scène, de ces tempêtes déclenchées par des chaises qui s'entrechoquent... McBurney s'inspire de l'expérience sensorielle de son récent spectacle « The Encounter » pour dynamiter les sons. Aucun effet n'est gratuit, tout fait sens : une simple chute exprime tout le désespoir de l'handicapée, un ciel plein d'étoiles donne l'illusion fugace de la bonté... jusqu'à cette apothéose glaçante, où l'histoire s'accélère en un défilés d'images : de la montée du nazisme jusqu'au naufrage de migrants... A la fin, la morale de Zweig sonne tel un glas, coupant tout espoir aux adeptes du pardon facile : « *Aucune faute n'est oubliée tant que la conscience s'en souvient.* » « La Pitié dangereuse » de Simon McBurney et de la Schaubühne est une machine de guerre humaniste radicale et virtuose. On n'est pas près d'oublier ce spectacle inouï, qui ouvre en fanfare le Festival d'automne 2017. ■



@Gianmarco Bresadola

Entretien / Simon McBurney

La Pitié dangereuse

LES GÉMEAUX / DE STEFAN ZWEIG / ADAPTATION SIMON MCBURNEY, JAMES YEATMAN, MAJA ZADE ET L'ENSEMBLE / MES SIMON MCBURNEY

Événement ! Complice de longue date du Festival d'Automne, programmé avec *The Rake's Progress* lors du dernier Festival d'Aix-en-Provence, Simon McBurney adapte *La Pitié dangereuse*, unique roman achevé de Stefan Zweig, écrit en exil à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Une œuvre poignante et captivante, qui au-delà de son éblouissante profondeur psychologique et de son implacable intrigue, se déploie comme une "fouille archéologique" au cœur de l'âme autrichienne. Interprétée par la remarquable troupe de la Schaubühne, cette polyphonie introspective résonne puissamment, aujourd'hui comme hier.

En quoi ce roman de Stefan Zweig vous motive-t-il dans votre démarche de metteur en scène ?

Simon Mc Burney : C'est un roman extraordinaire, qui semble avoir été écrit en un seul geste, en une seule respiration, et qui nous emporte dans un tourbillon d'événements, de pensées et d'émotions qui ne nous lâche pas du début à la fin. En général, Stefan Zweig scindait et condensait ses textes initiaux jusqu'à aboutir au format très resserré des nouvelles. Paru en 1939 alors qu'il avait dû fuir l'Autriche et s'était exilé à Londres, *La Pitié dangereuse* est le plus long texte qu'il ait écrit, son unique roman achevé. L'histoire nous entraîne dans une situation inextricable et oppressante, celle d'Hofmiller, un jeune officier juste avant la Première Guerre mondiale qui a l'intention de faire le bien mais échoue et mène son entourage au désastre. Là est l'essentiel de la trame : quelqu'un fait de son mieux et sombre dans une situation terrible que lui-même produit et fabrique. Qui est responsable de cette défaite de la raison, de cette chute qui, grâce au talent de conteur de Stefan Zweig, nous saisit quasi physiquement ? Il est passionnant d'explorer cette question. Plonger dans l'histoire, dans la psychologie des personnages, c'est aussi plonger en nous-mêmes, se confronter à nos préjugés, nos instincts et nos désirs. C'est explorer les enjeux de la responsabilité, du libre arbitre, et prendre conscience du fait que chaque individu, aussi singulier soit-il, demeure façonné par sa culture, son héritage et des éléments sous-jacents qui relèvent de la conscience et aussi de zones enfouies de l'humain. Nous sommes immergés dans un bain social et culturel qui influe sur nos décisions, nos choix résultent de quelque chose de plus grand que nous-mêmes.

Qui est ce jeune officier ? Comment considérez-vous sa relation avec Edith ?

S. M. : L'intrigue se situe juste avant la Grande Guerre, en 1913. Hofmiller vit dans une petite ville de l'Empire austro-hongrois. Invité dans le château de Kekesfalva, l'homme le plus riche de la contrée, il commet un impair en invitant sa fille Edith, qui est paralysée, à danser. Submergé par la honte, il s'enfuit puis le lendemain lui envoie des fleurs. Très apprécié par tous les membres de la famille, il lui rend ensuite fréquemment visite, et s'enferme lui-même dans un piège terrible sans échappatoire. Son comportement est déterminé par des préjugés et des réflexes profondément ancrés, malgré le vernis de la raison censée expliquer nos actes. Stefan Zweig analyse la pitié à travers deux attitudes possibles. La pitié « molle et sentimentale » ou, comme il la qualifie, « l'impatience du cœur », qui est une pitié liée aux sentiments que l'on éprouve sur soi et pour soi, « un mouvement instinctif de défense de l'âme contre la souffrance étrangère », et une autre pitié qui est la seule qui compte, qui pousse à se mettre littéralement à la place de l'autre et à agir en conséquence, « jusqu'à l'extrême limite de ses forces et même au-delà ». L'action contre le sentiment. C'est aussi une question que nous pouvons nous poser individuellement et collectivement face aux malheurs du monde aujourd'hui.

Comment résonne le contexte historique dans le roman ?

S. M. : Stefan Zweig écrit ce texte alors qu'il est exilé et sait qu'il ne pourra pas retourner en Autriche. Le thème de l'exil et l'inquiétude de l'émigré vibrent au cœur de la pièce même s'ils n'apparaissent pas en tant que tel.



« Le roman est une métaphore et un commentaire sur la fragilité des cadres rationnels. »

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, les forces destructrices du nazisme sont à l'œuvre, Stefan Zweig est effaré par les persécutions antisémites qui se répandent. D'une certaine manière, Edith rappelle douloureusement cette Autriche disparue où cohabitaient diverses cultures et où désormais se déverse le poison de l'antisémitisme et du fascisme : elle n'est pas simplement une riche aristocrate, son père issu d'un shtetl miséreux a dissimulé son identité juive. Au-delà de l'histoire précise et concrète, à travers même son éblouissante profondeur psychologique, Stefan Zweig évoque la situation de l'Empire austro-hongrois qui s'écroule, et l'Autriche qu'il a dû quitter. L'œuvre explore en profondeur le rapport entre soi et sa culture. Le roman est une métaphore et un commentaire sur la fragilité des cadres rationnels, sur le surgissement des préjugés et de comportements déterminés notamment par une sorte de "sous-culture" et des éléments incontrôlés qui n'ont rien à voir avec la raison, et qui emportent tout.

Comment avez-vous traité la question de la narration ?

S. M. : C'est l'un des thèmes importants du roman. Au départ (nous sommes en 1938), le narrateur, soit Stefan Zweig lui-même, raconte sa rencontre avec le militaire décoré Anton Hofmiller et explique les circonstances dans lesquelles l'histoire lui a été confiée. Puis Hofmiller raconte et c'est là que tout commence. La fiction est donc un acte de mémoire, où Hofmiller raconte sa vie et son erreur qui a déclenché une avalanche d'événements incontrôlables. Ses actions et ses pensées qui les commentent se confrontent, sa vie extérieure et sa vie intérieure se font écho. À la manière d'un emboîtement, on plonge ensuite dans d'autres histoires à travers différents per-

sonnages : le père Lajos de Kekesfalva ; son épouse ; le Docteur Condor, médecin de la jeune fille ; Edith, passionnément amoureuse du jeune lieutenant... Une sorte de processus stratigraphique découvre et imbrique les niveaux psychologiques, sociologiques, culturels... et nous invite à creuser et réfléchir aux multiples strates qui définissent nos comportements. À travers ces voix diverses se déploie une fouille archéologique dans l'âme de l'Autriche.

Comment travaillez-vous avec la troupe de la Schaubühne ?

S. M. : C'est un plaisir extraordinaire de travailler avec des acteurs aussi au point, toujours prêts à essayer et faire ! Ils sont d'une incroyable réactivité, avec des instincts de bêtes de théâtre, dans un état d'alerte vraiment aiguë sur ce qu'ils font. Je partage beaucoup de choses avec Thomas Ostermeier, leur directeur, un ami de longue date. Avec sept comédiens, j'ai conçu la mise en scène comme un oratorio de voix qui progressent du récit à l'action et se répondent. Nous nous employons à reproduire la sensibilité et l'intimité du texte. À certains moments, nous pourrions crier à Hofmiller : « ne fais pas ça ! ». Nous imaginons le spectateur comme lors de la remontée d'une plongée, qui le mènerait à interroger sa propre psychologie.

Propos recueillis par Agnès Santfi

Les Gémeaux, Scène Nationale. 49 av.

Georges-Clemenceau, 92330 Sceaux.

Du 14 au 24 septembre, du mardi au samedi

à 20h45, dimanche à 17h. Tél. 01 46 61 36 67.

Dans le cadre du Festival d'Automne et de la programmation hors les murs du Théâtre de la Ville. Spectacle en allemand surtitré.

Simon McBurney : sa confusion des sentiments

Par Armelle Héliot

Le metteur en scène britannique dirige les comédiens de la Schaubühne de Berlin dans une adaptation de l'unique roman de Stefan Zweig. Un spectacle vertigineux sur l'ambivalence et une interprétation fluide et profonde, fidèle à l'écrivain. En Allemande, avec de très copieux surtitrages.

Cet article aurait dû paraître en ouverture des pages "Théâtre" du *Figaroscope* de rentrée, le 6 septembre. Mais il ne demeure à louer que quelques chaises des galeries selon ce qui nous a été annoncé jeudi dernier aux Gêmeaux de Sceaux qui accueillent cette production de la Schaubühne de Berlin avec le Théâtre de Complicité, la compagnie de Simon McBurney, dans le cadre du Festival d'Automne. Publier cet article n'aurait donc eu aucun sens. C'est pourquoi on le diffuse par ce blog.

Ce n'est pas la première fois que l'unique roman de l'écrivain autrichien Stefan Zweig est adapté au théâtre. On a vu, en France, de très intéressantes versions de *La Pitié dangereuse*. Notamment celle qu'avait composée et mise en scène Philippe Faure, avec **Sylvie Testud dans le rôle d'Édith**, la jeune fille paralysée. C'était il y a douze ans. Il y en eut d'autres auparavant, d'autres après, ainsi celle qu'a interprétée **Élodie Menant**, bouleversante.

On comprend que le monde du théâtre s'intéresse à ce texte, à cette histoire. Stefan Zweig a écrit *La Pitié dangereuse* à Londres où il est alors réfugié. Le livre paraît en 1939 et si l'auteur d'*Amok* en situe l'action en 1913, c'est dans l'angoisse de la montée du nazisme et de l'inéluctable déclenchement de la Seconde Guerre mondiale que s'inscrit ce livre envoûtant et complexe.



Crédit photo : Gianmarco Bresadola

L'argument paraît simple. Un jeune officier, Anton Hofmiller est reçu dans l'aristocratie. Il invite à danser Édith, la fille du baron. Or elle est paralysée. L'impair est terrible mais Hofmiller aggrave la situation en voulant se faire pardonner: il envoie des fleurs, devient un familier du château. Édith s'enflamme. Il ne voit d'autre solution que la demander en mariage, ce qu'elle ne supporte pas. La pitié est bien dangereuse et Édith veut se venger. Paradoxe de l'amour qui se mue en haine, **ambivalence des sentiments, psychismes blessés** qui trouvent dans le venin leur consolation. C'est du grand Zweig qui nous entraîne dans les profondeurs de la psyché humaine sur fond de société austro-hongroise, du tableau terrible qu'elle offre à la veille de la Première Guerre.

Le Britannique Simon McBurney, artiste exceptionnel, magistral dans ses adaptations et mises en scène au théâtre (*Le Maître et Marguerite*, *The Encounter*) comme à l'opéra (*La Flûte enchantée*, *The Rake's Progress*), **travaille pour la première fois avec les interprètes si fins et audacieux de la Schaubühne de Berlin.**

Il signe une adaptation subtile, ne veut rien abandonner de l'intrication de l'intime et du monde dans le livre, en conserve l'épaisseur romanesque ténébreuse. C'est un spectacle aussi complexe que les sentiments qui trament l'action tragique.

Cela donne un spectacle très prenant, dans lequel chaque personnage est défendu avec une intelligence et une sensibilité impressionnantes par les comédiens. **Tout ici fait sens:** la scénographie éclatée d'**Anna Fleischle**, les lumières de **Paul Anderson**, le son de **Pete Malkin** assisté de **Benjamin Grant**, la vidéo de **Will Duke**, les mouvements chorégraphiques des déplacements, l'engagement des corps dans les costumes de **Holly Waddington**, des voix, avec tout un jeu à partir des micros dont sont équipés les interprètes, tout un dispositif très sophistiqué qui n'interdit pas de sentir la précision des regards, l'émotion que communiquent les mots, les actions des "personnages" si bien défendus par les comédiens.

Il y a quelque chose d'un mouvement symphonique dans la manière dont le si remarquable Simon McBurney orchestre tous les éléments, atténuant ainsi volontairement ce qui pourrait apparaître trop psychologique, trop mélodramatique.

Il use de **tous les langages du théâtre**, des plus sophistiqués aux plus archaïques. Il ne sacrifie pas pour autant les acteurs ou le texte: par-delà le destin des êtres, c'est celui du monde austro-hongrois, mais aussi le nôtre, qu'il scrute et analyse sans complaisance.

Robert Beyer est le Baron, inquiet pour sa fille, partagé, dans la rigueur et qui tente pourtant de comprendre les raisons des uns et des autres. Sa fille, Edith, est incarné par la frémissante et profonde **Marie Burchard**, ligotée par la maladie, mais rétive et qui se laisse enflammer en sachant tout du danger.

Deux comédiens jouent le jeune, et le plus âgé Anton Hofmiller : **Laurenz Laufenberg** et **Christoph Gawenda**.

Saluons également **Johannes Flasch-berger**, **Moritz Gottwald**, **Eva Meckbach**, la cousine d'Edith, les porte-feu de cette tragédie datée et pourtant intemporelle.

Il faut signaler une difficulté : si l'on ne parle pas la langue allemande, il faut lire sans cesse **les surtitres**, car même si l'on a bien le roman en tête, l'adaptation très originale de Simon McBurney exige que l'on ne perde pas un mot de ce qui se dit selon la dramaturgie de **Maja Zade**, le travail du grand metteur en scène et de son assistant **James Yeatman**.

Toujours audacieux, McBurney ne craint pas de nous conduire, en images, jusqu'à nos jours, et de nous mettre **face aux tragédies actuelles**. Rien de complaisant dans ce geste, mais le souci de sonder notre monde, par-delà cette Europe de 1913, à la veille du désastre épouvantable de la première guerre mondiale.

«La Pitié dangereuse» aux Géméaux de Sceaux, du 14 au 24 septembre à 20h45 du mardi au samedi, le dimanche à 17h00. Réservations (pour les rares places restantes) au 01 46 61 36 67. Places de 14 à 35 €. Durée : 2 heures sans entracte.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Stefan Zweig interroge nos âmes, nos pulsions : Simon McBurney nous pousse à l'écouter.

Plonger vivant dans un récit d'hier et d'aujourd'hui aux mille échos – philosophiques, politiques, moraux, psychanalytiques – encore démultipliés par les illusions et virtuoses bricolages de l'espace scénique, le jeu des mots, des sons et des voix, emportés par des comédiens passeurs qui se partagent la narration et les rôles, orchestrés comme pour un fascinant concert théâtral... Tel est le très sophistiqué et stimulant plaisir qui ouvre superbement le Festival d'automne, grâce à l'adaptation de *La Pitié dangereuse* de l'Autrichien Stefan Zweig (1881-1942) par l'acteur-metteur en scène et scénariste anglais Simon McBurney. A 60 ans, le fondateur de la compagnie Complicité (1983) excelle à métamorphoser roman en théâtre (Murakami, Nabokov...) et possède en magicien ce don troublant : rendre palpitante et éclairante toute narration en intime complicité avec le public. Le nom de sa troupe n'est pas hasard... C'est avec les comédiens athlètes de la Schaubühne de Berlin qu'il s'est attaqué à cet unique roman achevé de Zweig publié en 1939 – alors que ses origines juives condamnent l'auteur à l'exil. A la première personne, un sous-lieutenant ambitieux, Anton Hofmiller, y raconte la pitié mortifère qu'il éprouve pour Edith, jeune et riche handicapée qui s'est follement entichée de lui. Il ne l'aime pas. Mais comment résister au luxe, et à l'affection du père d'Edith, quand on doute de tout et qu'on se connaît si mal soi-même ? Peu à peu, Anton s'enfonce dans ce confort émotionnel. Jusqu'à y étouffer. Avoir honte de son mensonge. Fuir. Et provoquer un drame qui le hantera à jamais, tandis que l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand et son épouse sont assassinés à Sarajevo et que la guerre de 1914-1918 va éclater.

Une punition collective de nos lâchetés individuelles ? Livre tout ensemble politique et romanesque, *La Pitié dangereuse* interroge nos âmes et nos pulsions. Comme en exil, Zweig, l'intime ami de Freud, devait s'interroger sur les causes profondes de ce conflit mondial qu'il pressentait. Deux guerres monstres en miroir : 14-18 et 39-45. L'une annonciatrice de l'autre. Sauf qu'Anton Hofmiller ne comprend rien, n'apprend rien, commet sans cesse les mêmes maladresses. *La Pitié dangereuse* est l'impossible roman d'apprentissage d'un faux héros incapable de vivre, et que n'attirent que les défaites, les vaincus. Zweig ?

Dans la salle de théâtre allumée façon distanciation brechtienne, sept comédiens arrivent sur un plateau où sont installés des micros. Ils prennent chacun en charge une partie de l'histoire, un personnage, font les bruitages, racontent souvent le récit face public, simplement assis à l'avant-scène. Ils ne prétendent incarner personne. Il y a deux Anton Hofmiller, un jeune maladroit et un vieux revenu de tous les héroïsmes... Les femmes peuvent jouer les hommes. En robe blanche, Edith a l'air d'une poupée sortie de l'univers du plasticien Hans Bellmer, ou d'un film de Hitchcock... Sa voix est trafiquée. Au fond dans une vitrine, un costume militaire de 1914. Un piano. Des photos de Zweig apparaissent, de plus, et de migrants d'aujourd'hui. Le très incisif talent de Simon McBurney est de maintenir constamment nos sens en éveil au fil d'un spectacle sans temps mort. Et juste avec de pauvres accessoires. Cette table, par exemple, sur laquelle montent les comédiens pour signifier la tragique terrasse du château. McBurney aiguise nos intelligences et nos instincts enfantins avec

des riens, comme du temps où l'on jouait à réinventer le monde. Sauf que le monde dont témoigne Zweig court à sa perte, et que les hommes finissent par y « trouver refuge dans la guerre ».

Faute d'amour. De vraie compassion pour l'autre. A cause de ce fauxsemblant hypocrite et facile que peut être cette pitié « qui n'est en réalité que l'impatience du cœur de se débarrasser au plus vite de la pénible émotion qui vous étirent devant la souffrance d'autrui... ce mouvement instinctif de l'âme contre la souffrance étrangère », lit-on en exergue du roman... Derrière l'intrigue aux relents balzacien, le politique. L'alerte de Zweig. Et de McBurney devenu avec sa troupe messager de toutes les souffrances à venir, si nous ne savons être à l'écoute de l'autre « avec patience et tolérance, jusqu'à l'extrême limite de nos forces et même au-delà », écrivait encore ici celui qui choisira le suicide en 1942. Quand s'achève la représentation, le costume sous vitrine s'est mystérieusement couvert de sang... ●

TT
La Pitié dangereuse

Drame
D'après
Stefan Zweig
| 2h | Mise en scène et adaptation
Simon McBurney.
Du 14 au 24 sept.
aux Gémeaux,
Sceaux (92),
dans le cadre du
Festival d'automne,
tél. : 01 46 61 36 67.

TNS Théâtre National de Strasbourg
03 88 24 88 24 | www.tns.fr | #tns1718

Le Camio
Création au TNS
Texte Marguerite Duras
Mise en scène Marine de Missy
12 | 23 sept 2017

Théâtre

De la page au plateau

Avec la brillante troupe de la Schaubühne de Berlin, le Britannique **SIMON MCBURNEY** adapte l'unique roman de Stefan Zweig.

C'EST UN DRÔLE EXERCICE

DE STYLE que Simon McBurney propose aux acteurs de la troupe de la Schaubühne de Berlin en s'emparant de *La Pitié dangereuse*, l'unique roman mené à son terme par le Viennois Stefan Zweig (1881-1942). Pas question pour lui de se contenter d'une adaptation qui transformerait en une pièce les pages d'un livre. C'est en se jouant en permanence du défi de ne jamais nier qu'il s'agit de littérature que le metteur

en scène anglais gagne son pari de documenter une œuvre en usant de la boîte à outils à sa disposition sur une scène de théâtre.

A la manière des lignes blanches d'un terrain de sport, un marquage au sol repère les multiples espaces où va se dérouler l'action. Avec un mobilier minimal composé de quelques tables, de chaises et de micros, Simon McBurney délimite les espaces de jeu en une myriade d'alcôves de paroles

isolées chacune des autres comme on procède lors de la captation des pièces radiophoniques. La toile de fond d'un large écran vidéo lui offre la possibilité de projeter des documents et photos historiques. C'est à cette iconographie d'archives qu'il mixe les scènes tournées en gros plan de ses comédiens incarnant les personnages du récit. Se jouant d'une forme de distanciation, le spectacle témoigne autant de l'aventure d'une troupe au travail que de l'histoire d'amour contrariée dont rend compte Stefan Zweig.

Dans l'Autriche-Hongrie d'avant la Première Guerre mondiale, un jeune officier en mal de reconnaissance est invité à une soirée dans le château du baron de Kekesfalva. Enhardi par l'ivresse, il ne trouve rien de mieux à faire que d'inviter à danser Edith, la fille handicapée du maître de maison, qui s'évanouit sous le choc de l'affront que représente une telle proposition. Le trouble de cette entrée en matière autorise Stefan Zweig à parcourir tous les méandres de l'inconscient amoureux de ses personnages.

Culpabilité et pitié, désirs troubles et chassés-croisés amoureux tissent le fil à fil de cette étrange histoire. Simon McBurney nous la livre dans une mise en perspective brillante, qui embrasse l'intime comme le sociétal, pour rendre compte des vrais enjeux d'un livre écrit en 1939 à la veille du basculement de l'Europe dans le gouffre du pire. Patrick Sourd

La Pitié dangereuse de Stefan Zweig, mise en scène Simon McBurney, en allemand surtitré en français, **du 14 au 24 septembre aux Géméaux, scène nationale de Sceaux avec le Théâtre de la Ville**, tél. 01 46 61 36 67, www.lesgemeaux.com

Festival d'Automne à Paris
tél. 01 53 45 17 17,
www.festival-automne.com



Gianmarco Bresadola